

COMMUNIQUE DE PRESSE

second_nature

Vernissage: **lundi, 26 mai 2008, 18 h**
 durée: **26.05.-17.10.2008**
 lieu: **Parc Heintz / Galerie l'Indépendance
 Dexia BIL
 60 route d'Esch, Luxembourg**

autre
 lieu: **Centre artistique et culturel ,
 Chamarande (20 km, au Sud de Paris)
 Vernissage dimanche, 26.10.2008,
 (VIP programme de la FIAC)**

Atelier van Lieshout (*63, NL)

Aline **Bouvy** / John **Gillis** (*74/72, LU/B)

Pedro **Cabrita Reis** (*56, P)

Cyprien **Gaillard** (*80, F)

Una **Hunderi** (*71, NO)

Bertrand **Lavier** (*49, F)

Myriam **Mechita** (*74, F)

Gaby **Trinkaus** (*66, A)

Erwin **Wurm** (*54, A)

Eric **Baudelaire** (73, USA)

Olaf Breuning (70, CH)

Hugo **Canoilas** (*77, P)

Tina **Gillen** (*72, LU)

Susanne **Huth** (*72, D)

Lutz/Guggisberg (*68,/66, CH)

Ugo **Rondinone** (*64, CH)

Trixi **Weis** (*67, LU)

Marcel **Berlanger** (*65, B)

Chris **Burden** (*46, USA)

Simone **Decker** (*68, LU)

Alexander **Heim** (*77, D)

Chris **Johanson** (*68, USA)

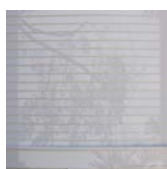
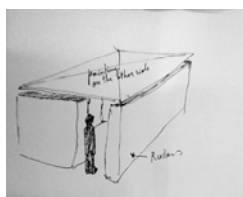
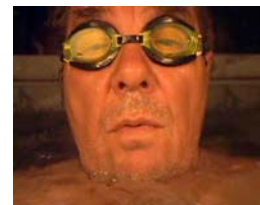
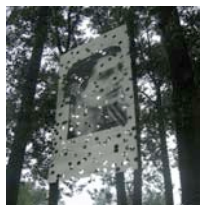
Rita **McBride** (*60, USA)

Mary **Temple** (*60, USA)

Andrea **Witzmann** (370, A)

Commissaire d'exposition: Dr. Sabine Dorscheid // *Organisation:* Alex Reding

Pour de plus amples informations et matériel photo, veuillez contacter Sabine Dorscheid par email dorscheid@nosbaumreding.lu ou par téléphone 00352 – 26 19 05 55.



second_nature / Sabine Dorscheid

L'homme [...] joue lui-même vis-à-vis de la nature le rôle d'une puissance naturelle. [...]

En même temps qu'il agit par ce mouvement sur la nature extérieure et la modifie, il modifie sa propre nature et développe les facultés qui y sommeillent.

Karl Marx, Le Capital (1867)ⁱ

Le terme de « seconde nature » désigne à la fois la faculté de l'homme d'intervenir de manière planifiée dans son environnement et le résultat de cette intervention. C'est précisément cette capacité qui distingue l'homme des autres éléments qui composent la première nature. L'appropriation progressive de la nature par l'homme a souvent été critiquée, notamment à partir du XX^e siècle, comme un artifice répréhensible. La crainte selon laquelle cette mainmise sur la nature aurait pour effet inverse d'estomper le primordialisisme de l'homme et de parachèver son enchaînement (au capitalisme) a été colportée tant par les propagandistes de tous bords, populistes ou marxistes, que par bon nombre de tenants de l'ésotérisme, pour qui la place de l'homme dans le grand ensemble cosmique gagnerait à être ramenée à des dimensions plus modestes.

Nous partirons néanmoins de l'hypothèse que la seconde nature, pour parler avec Adorno, coïncide avec notre première natureⁱⁱ. Ce serait donc dans la nature de l'homme que d'intervenir dans son environnement et d'exploiter le monde à l'aide d'outils. Après tout, nous devons notre niche biologique à l'action raisonnée. Quel chemin pourrait dès lors nous ramener à la nature supposée première ? L'homme n'est pas une bête. Or, chaque différence constituée entre la première et la seconde nature relève en vérité d'une réflexion idéologique, respectivement rhétorique.

L'opposition rhétorique entre première et seconde nature, au même titre que l'accent mis sur l'artificialité du comportement humain, a souvent été employée pour expliquer les inégalités flagrantes qui prévalent dans le monde. Dès les débuts de l'industrialisation, d'aucuns crurent y voir la racine de tous les maux capitalistes :

« Dans la première pierre que le sauvage lance sur le gibier qu'il poursuit, dans le premier bâton qu'il saisit pour abattre le fruit qu'il ne peut atteindre avec la main, nous voyons l'appropriation d'un article dans le but d'en acquérir un autre, et nous découvrons ainsi l'origine du capital. »ⁱⁱⁱ

Mais dès lors qu'on se départit de l'idée que la notion de seconde nature est d'une quelconque utilité dans la recherche d'une vérité universelle et que l'on accepte de la considérer au mieux comme un indicateur capable de nous renseigner sur notre approche de la nature, elle peut nous aider à déceler ses récupérations idéologiques. C'est dans cet esprit que l'exposition second_nature entend jauger l'éloignement ou le rapprochement respectifs qui caractérisent les rapports de la société à la nature. Vingt-cinq artistes ont été invités à réfléchir sur les notions de première et de seconde nature, sans qu'il s'agisse, à l'instar de Heidegger et de son postulat de l'« emprise de l'être », de trouver une quelconque justification à l'action de l'homme ni, à plus forte raison, de chercher dans la seconde nature une excuse au comportement humain. Bien au contraire, le pouvoir émancipateur de la pensée et de l'action humaine occupe une place importante dans les œuvres d'art exposées. Ugo Rondinone fait ainsi mourir la nature pour l'art, tandis que la sculpture de Pedro Cabrita Reis présente le système de l'art comme un acquis de la civilisation : l'art pour l'art, aux seules fins d'atteindre le sublime. Et si le globe monumental de l'Atelier van Lieshout dessine le territoire d'un État esclavagiste à la conquête du monde, Erwin Wurm parodie notre inébranlable confiance dans le progrès et l'esthétique qu'elle produit.

L'émancipation de l'homme des contraintes naturelles existentielles (climat, danger animal, disponibilité de nourriture, etc.) est indissociable des progrès technologiques et sociaux de la civilisation. La conception de Norbert Elias, selon laquelle le processus de civilisation relève de l'affinement continu des mœurs et coutumes du Moyen Âge au XIX^e siècle, est d'une simplicité envoûtante. C'est oublier que les catastrophes civilisationnelles du XX^e siècle ont exposé la naïveté de cette vision. Les observations de Norbert Elias ont à juste titre fait l'objet de nombreux débats ces trente dernières années, son détracteur le plus virulent étant Hans Peter Duerr (Le Mythe du processus de civilisation). La contribution au catalogue de Jens Maassen analyse le développement de la civilisation sous ses aspects philosophiques et sociologiques. Un court texte de Karl Marx, Bénéfices secondaires du crime, fait la transition avec le deuxième essai du catalogue. Cette réflexion mélancolique, où l'auteur du Capital démontre que le mal est aussi source et force motrice de productions culturelles positives, introduit le sujet de Laurence Massy, qui est non seulement historienne de l'art, mais l'une des rares policières belges à traquer les vols d'œuvres d'art. Sa contribution dévoile une face cachée du marché de l'art en s'intéressant à un monde parallèle qui a ses propres lois. Les œuvres d'art, dont certaines d'une valeur inestimable, seraient fréquemment utilisées comme moyen de paiement dans le trafic de drogue et d'armes : produits culturels irremplaçables, les tableaux de maîtres anciens, surtout s'ils sont de petit format, constituent une valeur sûre et, qui plus est, maniable. Conventions et règles, y compris celles du marché de l'art, font partie de la seconde nature, étant des mécanismes régulateurs sur lesquels le monde de l'art s'est accordé. Le trafic illicite d'œuvres d'art se soustrait quant à lui à ce consensus. Le vol, la contrebande ou l'échange

d'œuvres d'art contre des drogues, des armes ou des diamants minent les conventions du marché de l'art, comme nous le montre Laurence Massy dans son aperçu pittoresque de la pègre artistique.

La plupart des œuvres d'art dans second_nature seront installées au Parc Heintz, où elles s'exposeront pour ainsi dire à la première nature. Le parcours débute avec un tronc d'arbre déraciné utilisé par Trixi Weis comme support de dessin, qui jouxte les grandes structures en cristal de Myriam Mechita. Il longe ensuite les deux sculptures anthropomorphiques d'Aline Bouvy et John Gillis avant d'atteindre les tubes en néon surdimensionnés de Pedro Cabrita Reis, les peintures sur planches de Marcel Berlangier accrochées dans les branches d'un arbre, le globe tournant de l'Atelier van Lieshout et les fragiles tentes d'enfants en étoffe à motif chair imaginé par Gabi Trinkaus. Passé le grand ready-made de Bertrand Lavier, on traverse le gazon pour se retrouver devant le maître yoga de Chris Johanson. De l'ensemble parodique d'outils de jardin qu'Olaf Breuning a doté de traits humains, on passe ensuite à l'installation de Hugo Canoilas, véritable fouille archéologique qui prétend mettre au jour les fresques du plafond de la construction inachevée de la Villa Heintz. Dans la partie basse du parc, le visiteur remarquera trois caissons spécialement aménagés pour abriter les œuvres vidéo de Cyprien Gaillard, Susanne Huth et Eric Baudelaire, qui s'intéressent à différentes émanations architecturales de la civilisation, soit respectivement les châteaux et jardins français, les alentours de Los Angeles et les banlieues parisiennes lors de récentes émeutes. À la sortie des projections, le visiteur découvrira l'objet volant non identifié d'Erwin Wurm qui s'est posé sur le gazon naturel. L'œuvre mélancolique d'Ugo Rondinone qui le suit invite le spectateur à se reposer au pied d'un arbre enveloppé de ruban adhésif argenté, en écoutant les sons ésotériques d'un carillon surdimensionné. Les couvertures de Simone Decker invitent elles aussi le spectateur à s'asseoir, mais leur particularité ne se dévoile que lorsque ses utilisateurs se font photographier : seul le tissu rétro-réflexif du plaid répercute la lumière du flash, reléguant les individus et l'environnement à l'obscurité.

Les œuvres d'art qui n'auraient pas résisté aux intempéries (de la première nature), ont été rassemblées dans l'espace d'exposition attenant. Soit d'abord une grande toile de Tina Gillen qui dépeint un paysage dépeuplé dont les architectures, proches du mirage, pointent le caractère éphémère et transitoire de la seconde nature. La construction de la réalité est le sujet principal évoqué par les œuvres réunies dans cette salle. Chris Burden illustre avec une simplicité séduisante comment le bien et le mal investissent le monde et, en inventant une histoire censée restituer les caractéristiques du mal, nous apprend à les distinguer. Il a raison sur au moins un point : le monde est à l'image des histoires que nous racontons à son propos. C'est autour de courts extraits de l'épos cinématographique Andreï Rublev (1966) d'Andreï Tarkovski, dont l'histoire se déroule dans la Russie médiévale, que Hugo Canoilas a reconstitué une bourgade non moins archaïque donnant à voir les débuts de la civilisation. Rita McBride présente un instrument de mesure du monde, une sorte de pochoir surdimensionné aux formes équivoques, dont on se demande si elles renvoient à un équivalent dans la réalité qu'elles sont censées appréhender. Ou se pourrait-il au contraire que l'homme conçoive d'abord les outils de mesure qu'il utilise ensuite pour réinventer le monde ? Una Hunderi, dont les photographies méta-idylliques mettent à mal les clichés de la beauté naturelle, interrogent ce faisant un autre volet de la perception humaine, tandis que les photographies d'Andrea Witzmann s'emploient à montrer des issues, dont on se demande pourtant vers où elles mènent. Seraient-ce des issues à la civilisation ?

Les miroirs cassés d'Alexander Heim donnent à voir les résultats de réelles transformations civilisationnelles, alors que Mary Temple projette des ombres forcément impossibles dans la salle. L'humour est un outil important de la seconde nature, puisqu'il permet l'analyse distanciée des processus, sans oublier qu'il s'agit par ailleurs d'un moyen de connaissance propre à l'homme. Lutz/Guggisberg ont modelé une petite flotille en pain cuit. Le procédé millénaire de la cuisson du pain, aliment de base par excellence, sert ici à produire un objet insolite : un navire en pain, ou plus précisément un porte-conteneurs jouxté de bateaux pilotes. La scène est bercée par le murmure de la fontaine de table dont Olaf Breuning, en y collant des yeux, a fait un petit monstre : une variante trash d'un motif d'architecture paysagère de la Renaissance. Déjà à cette époque, les paysagistes avaient en effet pour intention de former la première nature et de la peupler de monstres et de ruines. Le besoin de créer apparaît dès lors comme faisant partie intégrante de notre seconde nature.

L'exposition second_nature a pu être réalisée grâce au soutien généreux de la Dexia Banque Internationale à Luxembourg et de sa Fondation Indépendance. Nous tenons à remercier les artistes d'avoir produit de nouvelles œuvres aux significations multiples. Nos remerciements s'étendent à leurs galeries respectives. Je tiens à exprimer ma gratitude particulière à Alex Reding : sans son engagement infatigable, nous n'aurions pas été en mesure de monter ce projet. Merci enfin à tous les participants d'avoir relevé le défi.

ⁱ Karl Marx, *Le Capital*, livre I, troisième section, chapitre VII, « Production de valeurs d'usage », alinéa 2. Trad. Joseph Roy, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, Paris, 1968.

ⁱⁱ Theodor W. Adorno, *Gesammelte Schriften*, Bd. 1, Frankfurt am Main, 1973, p. 365.

ⁱⁱⁱ Robert Torrens, *An Essay on the Production of Wealth*, Londres, 1821, p. 79.